

Lectures en partage
de la Semaine de la poésie
21 janvier 2026

Présentation-lecture de Séverine Daucourt

Master LCréa, Projet co R-Créa

NATHALIE :

Lectures en partage de Semaine de la poésie : découverte, en amont du festival de mars, des invité.es qui viennent pour la première fois au festival

Lecture de ce soir par le Master Lettres et Création littéraire de l'Université Clermont Auvergne

Benjamin Brachet
Margot Castex
Manon Degiorgis-Belloc
Théa Gontard Bourdon
Camille Pereira
Nathalie Vincent-Munnia
Clémence Ximenes

Découverte de Séverine Daucourt

Bientôt roman : *Le monsieur*, à paraître pendant la Semaine de la poésie : en mars 2026 aux éditions Dalva

Mais aussi traductrice (de l'islandais)

Et écrit surtout de la poésie : une douzaine de recueils depuis 2000, mais aussi dans d'autres formes et médias, comme va tout de suite vous l'expliquer Margot...

MARGOT :

Poète avec un « e » c'est comme ça que Séverine Daucourt s'inscrit dans l'art, avec une écriture qui non seulement est poétique mais qui affirme aussi une voix, des voix, également des silences, des suspensions, des blancs entre les mots. Sa poésie se fait manifeste, témoignage, prise de position affirmée : elle énonce, dans son clip poétique *Mature Mature* :

Après 35 ans, on devient sorcière ou femme active. Il faut donc être adulte au plus tôt, travailler illico, sinon risquer d'être condamnée à rester OJE (objet de jeunesse éternelle).

Séverine Daucourt écrit le corps, le vieillissement, la maladie, dit le temps, mais aussi l'enfance, explore la conscience, de soi ou collective, et la conscience face au monde. Sa poésie lui permet également d'interroger la création et sa propre écriture.

Lire Séverine Daucourt, c'est aussi entendre cette poète et performeuse. L'artiste a d'ailleurs un Soundcloud, accessible par un QRCode, pour accompagner son texte de 2023 *Transparaître (encore)*, publié chez Lanskine comme beaucoup de ses livres, d'autres à La lettre volée, maison d'édition bruxelloise, ou ailleurs.

Transparaître (encore), « baladolivre », est une version multimédia venant augmenter la publication en 2019 de *Transparaître*. La poète, engagée dans l'action poétique, joue d'une hybridation des arts avec ses lectures performées ou en musique, ses enregistrements sonores, ou ses vidéopoèmes, comme *Notre Dame d'Incendie*.

Poète avec un « e », c'est comme ça que Séverine Daucourt s'inscrit dans l'art.

Allons voir ce qui se cache derrière ses mots, derrière sa voix.

BENJAMIN :

Séverine Daucourt puise dans l'autobiographie, pour se situer « à la lisière entre l'autofiction et la sociopoétique », ainsi que l'indique son site internet. Dans *Décharge*, elle use d'un autre pronom que le *je* : *tu*, comme un « Tu est Je » narcissique, ovidien, *iste ego sum*.

Lecture NATHALIE : (*Décharge*)

Ton père, à chaque rapport sexuel que tu dois lui consigner, te donne, rapportée juste pour toi sous le manteau de la maternité, une pilule du lendemain. Des lendemains, tu n'attends pas grand-chose. Tu ne penses pas à plus tard, sauf parfois quand on te questionne, tu articules que tu voudrais être juge pour enfants.

Ton père te demande de ne rien ébruiter.

Parfois il préfère te faire avaler des pilules par petites poignées, de celles, contraceptives, que ta mère dit n'avoir jamais supportées. Imagine que tu les avenes, trois toutes les quatre heures, comme indiqué par papa, sans piper.

C'est bizarre quand même d'être médecin et, avec sa fille, de faire le contraire de soigner.

BENJAMIN :

En faisant référence aux *Métamorphoses*, je cite la quatrième de couverture du recueil *Décharge* : « Plus tard, tu découvriras par hasard le lien étymologique entre monstre et montrer. »

Comme Ovide qui dépeint des dieux tout-puissants et des métamorphoses de corps, Daucourt décrit sa mère-matrone, son père-médecin agresseur et son frère démoli et démolisseur. Elle nous montre, elle décrit poétiquement la monstruosité de sa vie par l'utilisation de la deuxième personne du singulier, afin d'alerter, comme une héroïne, une victime ovidienne, du danger des puissants, qu'ils soient des dieux ou de simples humains qu'on appelle « parents ».

Malgré cette mère dépeinte comme une matrone et complice de l'inceste dans *Décharge*, Daucourt est aussi devenue mère.

Lecture CAMILLE : (À trois sur le qui-vive)

**descente aux angoisses presque dans la cage mais soif intacte de la bête
libre et grande sur la table le lit le pc les cd les livres des enfants là au
milieu d'une folle et longue post-abcdolence**

BENJAMIN :

Daucourt évoque sa peur d'élever ses enfants, d'être mère, de reproduire la violence. Mais *À trois sur le qui-vive*, centré sur le sujet du viol, vient également montrer que ce trauma n'arrête pas la vie. L'enfant abusée, devenue femme et mère, se fait « pourvoyeuse de soins », et la poésie l'est aussi.

Lecture CLÉMENCE : (*Transparaître (encore)*)

Les enfants n'en sont plus. Mes bébés tournent des films et hackent des macs. Je me suis occupée d'eux, de mon ex (il est loin), de mon père (il est mort). Je reste, à raison ou à tort, pourvoyeuse de soins, une suivante aux petits oignons, acquise – le gratin du genre féminin ? Je m'occuperai aussi de ma mère.

BENJAMIN :

Après et malgré l'inceste, Daucourt a été sur les deux rives, « soignée » et « soignante », malade jusqu'au suicide dans le passé, psychologue clinicienne et poète aujourd'hui. Elle part de ces expériences dans son « Petit précis de psychiatrie poétique » intitulé *Les éperdu(e)s* : ce texte polyphonique mêle les voix de patients, de la poète et de l'institution médicale. Cette polyphonie est rendue par un dispositif qui assigne divers outils typographiques aux différentes voix : lettres capitales, soulignements, italique, gras, guillemets...

Lecture THÉA – MANON – CLÉMENCE : (*Les éperdu(e)s*)

THÉA :

ADOLESCENCE

POINT DE VUE STRICTEMENT SOMATIQUE : PÉRIODE COMMENÇANT À LA PUBERTÉ, D'ÂGE VARIABLE SELON LES INDIVIDUS, PLUS PRÉCOCE CHEZ LES FILLES, ET S'ACHEVANT AVEC LA FIN DE LA CROISSANCE. SOUVENT ARBITRAIREMENT CONSIDÉRÉE COMME TERMINÉE À L'ÂGE DE LA MAJORITÉ CIVILE QUI VARIE AVEC LES LOIS NATIONALES ET LEUR ÉVOLUTION.

MANON :

J'ai perdu ce qui m'appartient, en personne je l'ai perdu sur le terrain de fouilles qui est le support de ma substance. Le dommage n'a pas eu le temps de s'inscrire en moi, rendant l'archéologie impraticable.

CLÉMENCE :

Quand je dois m'allonger sur un lit trop étroit dans des draps jaune poussin, quand je pense aux poussins mâles broyés à la naissance parce qu'ils ne pondront rien.

THÉA :

Les mots, Séverine Daucourt les place sur la page, en haut, en bas, en paragraphes, en vers, à l'envers, collés, serrés, espacés.

Les mots, elle les met en voix, en chant, en corps. Le corps, il se balance dans les recueils, il est scruté, exhibé, exposé. Le corps féminin en particulier.

Lecture MARGOT : (*Transparaître*, p. 24-25)

**elles le font / moi aussi / à mon corps défendant / très jeune / les poils /
se raser s'épiler / quatorze ans / les combines des copines / combien /
le maquillage / les sourcils avec ou sans les couleurs / l'abonnement
parce que ça repousse / faut pas être repoussante / achat de crèmes et
d'onguents / la peau du cul / sans hésiter**

Lecture NATHALIE : (*Transparaître*, p. 96)

**j'ai longtemps cru / qu'avoir mes règles / était une affaire d'état /
c'était une affaire de famille / et de linge sale / je me mettais dans tous
mes états / ne voulant de moi laisser qu'une grande tache / recouvrant
d'un tsunami rouge / une gente émasculée**

THÉA :

Regard perçant, c'est la réalité qui importe à la poète. La poète pas la poétesse, telle qu'elle se définit. Dire sa vérité avec ses recueils : *Décharge* pour décharger sur le papier, pour orienter le regard, et *Dégelle* pour dégeler notre humanité.

Si la poésie est une affaire de souffle, Daucourt nous le coupe parfois. On cherche l'air, à respirer, et paradoxalement, c'est dans la poésie, sa poésie qu'on le trouve.

Dans son recueil *Transparaître*, comprendre le souffle court de la poète. À la ligne les retours, dire des réalités froides qui brûlent. Se reconnaître dans une pluralité d'expériences, dans des vers qui s'organisent comme des lignes et des lignes d'injonctions. Des lignes qui ne s'épuisent pas dans une poésie fulgurante, une poésie de la désillusion parce qu'après la mère c'est la fille. Après toutes les mères c'est au tour de toutes les filles. Et quand il n'y a plus de répit, quand on croule sous les injonctions, sous les devoirs, sous les mots, il n'y a plus de retour à la ligne. Dans le texte comme dans la chair : les paragraphes pour dire le trop plein, pour dire qu'on s'étouffe.

Lecture CAMILLE : (*Transparaître*, p. 66-67)

**c'est faux de dire que je ne travaillais pas / je travaillais beaucoup /
maniant une poussette double dans le métro sur les trottoirs quatre
autres vies dans ma tête sans relâche les doigts affairés sur un clavier
un bébé au bout du sein devant la cuisinière dix-sept kilos d'amour
sous le bras gauche la cuillère en bois dans la main droite l'épaule
douloureuse les nuits interrompues tous les jours débutant par une
ouverture de machine la fermeture d'une autre à l'âge du non chez le
grand pendant la varicelle du petit puis il faut ranger avant qu'ils ne
se réveillent / apprivoisant l'épuisement / l'absence de dimanches / de
pauses / de vacances**

THÉA :

La poésie de Daucourt est aussi une affaire de moi, de voix, de toi, de nous. Elle lance dans le vide un cri qui résonne, de petits échos deviennent grands et les mots des bougies qui éclairent les chemins cabossés. Elle fait apparaître, transparaître, la juste colère.

Lecture BENJAMIN : (*Transparaître*, p. 54-56)

**je voulais parvenir / à me reconnaître / à ma hauteur sur la cime / dans
une brume de tendresse et de pudeur / d'abord les lèvres / ce rouge qui
veut dire quoi au juste / maman me signalant / dans l'ascenseur / avec
ses feux de croisement / c'est un peu trop / ben justement maman
l'excès me meut**

Pas qu'apparaître, il faut transparaître. Clamer ce recueil comme un chant, un chant commun à toutes les femmes, l'entonner, le crier, se briser les cordes vocales jusqu'à être entendues. L'encre comme affirmation. Bafouer les règles imposées.

Lecture CLÉMENCE – MANON – MARGOT : (*Transparaître*, p. 99, 117, 71)

CLÉMENCE :

**j'étais un fantasme / on m'agressait parce que j'étais un fantasme / et
je me retrouve fantôme / la femme invisible**

MANON :

aujourd'hui m'attriste / le combat / d'être une femme / perdu

MARGOT :

**ma chair / acceptable quand elle cesse d'être sous la pression / quand
elle élude le vouloir de l'autre / la haine cesse / le corps se rencontre /
et se rend compte / qu'il n'a pas de compte à rendre**

THÉA :

Un chant qui tonne et qui détonne. Dans la bouche, les mots sont crus parce qu'on n'est pas crue. Les mots débordent, c'est la crue lexicale. Pas le choix, à fleur de peau, à fleur de mots.

Lecture NATHALIE : *(Salerni, p. 8)*

poète poétesse. mieux le poète la poète l'auteur l'auteure ou encore l'écrivain l'écrivaine. bientôt la pute le put. se foutre du genre des mots la question n'est pas là. pouvoir être homme sans en être un et inversement (être femme sans en être une) bref. être du genre indifférent

Un chant qui tonne et qui détonne. Une main, un miroir tendu sur une peau pas tendue. Reflet véritable, société patriarcale. De l'intime au politique.

Lecture BENJAMIN – CLÉMENCE –MARGOT :

(Transparaître (encore), Dégelle, p. 125, Transparaître (encore))

BENJAMIN :

J'impose ma vie sans attendre rien, surtout pas d'avis sur ma viande, mon ventre, que nenni ! Je n'avorte pas mon image de sa vérité qui, en fait, n'est ni avarie, ni outrage. Je fais la grève du mirage. Je me sauve la peau. Je déclare mon âge en fête.

CLÉMENCE :

vous pouvez partir toute vision des possibles est sans réponse

MARGOT :

J'ouvre pour plus tard la porte du placard. Je veux avoir le fin mot, libeller l'acte de l'histoire : MA LIBERTÉ, jusqu'au mot fin !

MANON :

L'écriture de Séverine Daucourt s'interroge elle-même, se remet en cause, s'observe sans relâche. Dans ses recueils, la poète se questionne sur sa condition, sur les thèmes qu'elle choisit d'aborder, ainsi que sur la façon de les aborder.

Lecture NATHALIE : (*Salerni, « Sans vacarme », p. 18*)

être poète. parler de soi aux autres des autres aux autres des autres à soi. lire d'autres poètes. se parler entre poètes autres. s'écrire entre autres. bien entre nous comme entre soi. en empathie avec le monde.

Lecture CAMILLE : (*À trois sur le qui-vive, p. 20*)

**je ne comprends rien à rien je vais démembrer remembrer traduire
cette irrépressible ouverture de bouche puis on verra il restera bien**

À travers ses poèmes, elle met son lecteur face à ses propres interrogations. Elle fait de ses doutes un art, questionnant le choix des mots, l'ordre et le sens à leur donner.

Lecture BENJAMIN : (*Salerni, p. 24*)

**mots en foule phrases en miettes venant traduire. quelle langue ?
demandant la lumière. échouant. contre-jour d'une mort apparente.
mots interrupteurs**

Lecture CLÉMENCE : (*À trois sur le qui-vive, p. 20*)

je me fiche que cela soit lisible cela va entièrement être et du coup assez

ps ces mots ont le sens qu'ils sont

MANON :

La poésie de Daucourt passe également par une alternance parfois troublante entre une harmonie de l'écriture et un langage souvent cru, quitte à, peut-être, déstabiliser son lecteur ou sa lectrice et les confronter brutalement aux réalités qu'elle dépeint.

Lecture THÉA : (*Transparaître (encore)*, « Les traits tirés »)

Sylvie est oppressée par le poids de son poids ; d'autres comme Anna la Russe, par les montagnes de leur moral, quand la bonne humeur, rouge, ne s'écoule plus sans à-coups.

Et plus de bon coup pour Patrick, qui bande mou.

Daucourt couche sur le papier les angoisses qui accompagnent la fonction de poète. La peur de ne pas écrire ce qu'il faut ou comme il le faut, la peur de débiter l'écriture et la crainte de ne pas savoir comment clore.

Lecture MARGOT : (*Salerni*, p. 17)

**commencer par le point. contre la crue l'angoisse de l'absence de fin.
malgré le point le début tétanise**

MANON :

Daucourt présente ainsi un travail longuement muri bien que perpétuellement en cours. Elle prend son lecteur à partie, s'adressant par moment directement à lui. Il peut devenir alors témoin, complice ou victime de la poète. Le *tu* devient également un double de la poète, un *je* retenu, de sorte à faire d'une expérience personnelle un sentiment collectif.

Lecture NATHALIE : (*Décharge*, p. 22)

Tu n'as pas de problèmes de comportements, pas de difficultés scolaires, pas de troubles relationnels dépistés, pas d'estime ni d'image personnelles, aucune confiance, rien de tout cela.

Est-ce alors pour la poète une façon d'inclure son lecteur ou sa lectrice dans l'intimité de sa production, ou de nous lier directement à sa création ?

Lecture CAMILLE : (*À trois sur le qui-vive*, p. 22)

**Je me dégrade finis par m'adresser autant vous insulter direct
m'assouvir pour votre grade**

CLÉMENCE :

Par ailleurs, Séverine Daucourt sonde sa conscience jusqu'aux limites de l'inconscient. Cette exploration, établie par des polyphonies, des silences, des introspections, des digressions, s'inscrit dans son écriture poétique par un codage. Ce codage se compose de slashes, de points, de parenthèses, d'espaces, de mots découpés ou de phrases en cascades.

Les slashes symbolisent-ils la polyphonie dans l'énonciation en indiquant la superposition des voix intérieures qui se coupent la parole ?

Lecture BENJAMIN – CAMILLE : (*Transparaître (encore)* p. 16)

BENJAMIN : revivre /

CAMILLE : mon père disant à la mairie /

BENJAMIN : c'est elle /

CAMILLE : il me reconnaît /

BENJAMIN : qu'on me voit ne me suffit pas /

CAMILLE : je veux être reconnue /

BENJAMIN : sans fin /

CAMILLE : c'est elle /

BENJAMIN : putain c'est elle /

CAMILLE : c'est moi bordel

CLÉMENCE :

Les parenthèses ouvertes qui ne se ferment plus, indiquent-elles une recherche plus approfondie dans la conscience de la poète ?

Lecture THÉA + Panneaux Ponctuation MARGOT : (*À trois sur le qui-vive*)

**La vie farcie soudain dessous loin
d'eux tous en fanfare**

(

**serre-la viens bon sang tout va l'ogre aussi lisse qu'un sucre
elle va laisser s'aller le suicide se noyer t'emportant mort-sucé**

(

Et les espaces, des silences pour illustrer les non-dits, la limite du langage, de la poésie, ou bien son entrée dans l'inconscient, habitacle des traumatismes sexuels et de l'enfance ?

Lecture MANON : (*À trois sur le qui-vive*)

tu es bien mâle azimuthé aujourd'hui avec ton désir

tu n'aimes pas le tranché de mes cuisses ?

CLÉMENCE :

La poésie de Daucourt fait émerger une pluralité de voix intérieures qui habitent sa conscience, mais une conscience qui se confronte au monde, en interrogeant les réactions et les pratiques sociales.

Dans son vidéopoème *Notre Dame d'Incendie*, enregistré en voix chorales, illustrant une polyphonie sous forme de « dominos mentaux », ses voix intérieures se chevauchent, s'affirment avant de se contredire, en remettant et en se remettant en question. À travers une analyse presque psychanalytique des réactions immédiates face aux flammes amputant la cathédrale Notre Dame de Paris, Daucourt met en lumière les enjeux contemporains derrière la volonté immédiate de rétablir le patrimoine en effaçant son histoire.

Ce vidéopoème interroge la religion, la fragilité, l'éternel, l'information immédiate, et révèle, par ses voix intérieures émergentes, que ce monde reflète comme dans un miroir notre conscience. Les réactions contradictoires dans ses voix qui la possèdent, qui nous possèdent et émergent en polyphonie dans *Notre Dame d'Incendie*, sont comparables aux réactions sociales immédiates face aux flammes.

Dans ce brouhaha mental, la voix directrice, débattant et débattue, parvient à affirmer une volonté de ne pas reconstruire à l'identique mais d'admettre l'histoire, et ce qui manque. Cette voix fait le vœu que Notre Dame soit reconstruite, à l'avenir, en étant mariée à un patrimoine – **THÉA** un matrimoine ! – **CLÉMENCE** du futur.

Par cette volonté de ne pas oublier, et par la poésie, il y a résistance face à l'effacement de la mémoire collective.

CLÉMENTINE :

Résistance dans *Poudreuse* également, où la neige, liée à la notion de chute, parsème le recueil en phrases courtes et fragmentées. Daucourt résiste aux violences tout en critiquant le monde qui les engendre.

Lecture MARGOT - THÉA : (*Poudreuse*)

MARGOT :

Les gens vivent dans des villes incertaines des plaines interdites sous un ciel qui s'effondre

Un jour ils ont fait des enfants sans imaginer que le dernier né passerait son bac dans une chambre fermée amoureux d'une toile d'araignée ou sortirait masqué.

Ils imaginaient qu'il aurait envie d'avoir à son tour des enfants qui auraient été leurs petits-enfants mais lui il se demande si c'est bien raisonnable.

THÉA :

Tu ne sais pas quoi répondre.

Tu as honte de l'héritage que tu lègues.

Tu n'as pas peur d'avoir bientôt encore plus chaud tu as peur de l'absence de limite de la puissance des puissants – ces gens perdus sans le cadran des certitudes.

Leur cerveau ne te sera pas d'une grande aide, il a la mémoire sélective et la pulsion fin prête.

En plus ils ont de la merde dans les oreilles.

CLÉMENCE :

Cascade de critiques polyphoniques décrivant des violences sociales, un malaise contemporain et la fragilité des vies anonymes. Comparaison poétique à la poudreuse, qui fine et légère peut disparaître en un souffle, mais qui aussi ralentit le monde, étouffe les bruits, suspend le temps, et devient image de résistance face à la vitesse et à la violence du quotidien.

Cascade de flocons imprimés légers sur les pages, créant implicitement ces couches blanches, couverture de neige qui fragmente le recueil en plusieurs, *Poudreuse* parsème en étincelles des vérités, mettant la lumière sur un système capitaliste et libéral qui fragilise ses individus et les menacent d'effacement.

Lecture NATHALIE : (*Poudreuse*)

**Des gens ne savent pas comment appeler la neige à part mon amour
mais elle ne dit rien de toute façon le langage ne l'atteint plus.**

**Bientôt elle aura recouvert la moindre scorie du moindre scénario
nocturne avorté, les volets resteront fermés sur les traces de roues
sales dans la rue désertée.**

**Parfois tu sens que tu décolles de toi-même et ça fait mal comme un
pansement arraché.**

**Pas de souci la neige tient un carnet de blessures tu peux compter sur
elle, elle n'oublie rien.**

**Elle est sans question alors que toi tu fabules sur les raisons de la
quitter tu te dis perte de richesse peut se réparer mais perte de temps
nous ruine tu veux flâner, flâner sans plus t'en rendre compte flâner
quoi cesser de ramasser les miettes d'un bonheur à venir.**

Le temps qui passe est-il du temps perdu ?

CLÉMENCE :

La poète offre avec *Poudreuse* l'émanation d'une conscience collective en se cherchant dans sa propre conscience, qui souhaite reconnecter et se reconnecter avec le collectif. *Poudreuse* fait ainsi souhait de réveiller et se réveiller du système individualiste et anonymisant qui fragilise en gangrénant à la solitude les individus, comme des millions de flocons distincts. Daucourt cherche à prouver que le collectif est une force qui permet de résister et renforce son propos par la choralité poétique du recueil.

Ainsi, dans son rapport de poète au monde, par cette ode à la résistance face à ses violences, en insistant sur la mémoire collective comme force et sur la poésie comme moyen de survie, Daucourt, par la *Poudreuse*, révèle une mémoire enfouie et collective des individus, qui résiste à l'effacement.

CAMILLE :

Face à l'effacement, le temps, dans les textes de Séverine Daucourt, apparaît paradoxalement comme un gardien de la mémoire, alors même qu'elle peut se perdre peu à peu. Le temps efface une identité en en créant une nouvelle.

Dans la prose de *Noire substance*, alors que les souvenirs s'effacent, un compte à rebours prend place.

Lecture BENJAMIN : (*Noire substance*)

Le corps du vieux est encore bien vivant et pourtant, la fille s'est comme mise au deuil dès l'annonce du diagnostic. Toute maladie dégénérative est un processus de mort, au ralenti, de la personne, de la personne entière, à commencer par l'autonomie, suivie – dans l'ordre ou le désordre, bingo à tous les coups – de la personnalité, de la mémoire, de la représentation, puis tout à la fin, parfois longtemps après la mort du reste, du corps et de sa kyrielle d'organes.

Chaque proche d'un malade dont le système nerveux se dégrade connaît ce deuil anticipé. Cette mort du moi de l'autre. Plus de public, plus de rôle, bientôt plus d'acteur : oui, plus personne.

Un compte à rebours du 11 au 0, débutant à 11 et non à 10, parce que la maladie attaque avant même qu'on ne la voie. La vie commence à se retirer avant le diagnostic : c'est un temps déjà entamé. 11 représente un temps qui dépasse le temps, un excédent avant le compte à rebours. Un surplus fictif, déjà entamé, déjà perdu, mais encore vécu. Ce compte à rebours se finit à 0, illustrant le temps qui vient à manquer, le silence. Le vide engendré est matérialisé par des points de suspension entre les paragraphes, représentant ce qui ne peut ou ne veut pas être verbalisé. Ainsi, le silence de l'aidant devient lui aussi une maladie.

NATHALIE :

À partir du compte à rebours de Séverine Daucourt, Camille crée le sien en tissant *Noire substance* à d'autres créations de la poète.

Lecture CAMILLE (et les autres) :

Ta parole est muette jusqu'à ta mort	CLÉMENCE 11	(Transparaître) (Transparaître (encore))
Ta ménopause atteint ta chair	MARGOT 10	
Elle souhaite <i>transparaître encore</i>	MANON 9	
Tes souvenirs tachés de noir	BENJAMIN 8	(Notre Dame d'Incendie)
Notre Dame perd espoir	THÉA 7	
Privée de sa mémoire	NATHALIE 6	
Démence tenace	CLÉMENCE 5	(Noire substance)
Emportera	MARGOT 4	
Lentement	MANON 3	
Tout être	BENJAMIN 2	(Poudreuse)
Là	THÉA 1	

CAMILLE :

Ainsi, chez Daucourt, le temps ne mène pas à un renouveau, mais à un effacement progressif, jusqu'au silence. Celui-ci est omniprésent, que ce soit dans *Noire substance*, du fait de la maladie, dans *Poudreuse*, par les pages blanches qui deviennent de plus en plus présentes, dans *Notre Dame d'Incendie*, dont la disparition met en sourdine une mémoire collective, ou encore dans *Transparaître* et *Transparaître (encore)* où le patriarcat mène au silence des femmes.

THÉA :

Pour conclure, nous reprenons les réflexions de Séverine Daucourt dans un entretien de 2023 pour le magazine *IRule* :

La communauté des femmes est fantasmatique. Je n'en connais pas la langue. Je ne la cherche pas. Tant mieux, puisqu'elle est introuvable. J'espère qu'elle le restera : c'est sa force. Repérée, elle serait interdite, car surpuissante. Mieux vaut parler et écrire dans la langue de tout le monde, la même que vous que lui qu'elle qu'iel, ou alors éventuellement écrire dans sa propre langue, aussi unique que celle de n'importe qui si l'on considère qu'il existe autant de langues que d'humain.e.s. La langue se moque de ce qu'on est. Elle accueille tout.

MANON :

Et dans un autre entretien, pour *Diacritik*, en 2022 :

Quand j'écris *je*, je ne m'identifie pas qu'à mon vécu, mais à ce que je prends en moi (comprends au sens littéral) des autres que j'observe, à qui je parle, que je rencontre. La part autobiographique est une portion de matière à partir de laquelle je vais travailler, que je vais mettre dans une forme destinée à rendre des émotions partageables. [...] *Je*, ça brouille. On croit que tout est vrai. Mais non ! *Je* est là parce qu'il a fallu à ce texte son effet, l'effet-*je* [...]. J'ai pris la parole d'un lieu où je ne suis pas que moi, un lieu où j'emménage parce que l'autre y est enfin un miroir possible.

Présentation-lecture de Séverine Daucourt

Poète avec un *e*

Par le Master LCréa de l'Université Clermont Auvergne
dans le cadre des "Lectures en partage" de la Semaine de la poésie



Crédit photo : Christophe Delières

Mercredi 21 janvier 2026 à 18h

Gergovia - Amphi 329

(UCA, UFR Lettres, Langues et Sciences humaines,
29 boulevard Gergovia, 3e étage)

NATHALIE :

Remerciements / invitation.